L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 20 MARS 1887. 60ème Année

FEUILLETON.

No. 1. Commencé le 20 mars.

CAUCHEMAR.

I

Ah ! la bataille à Paris, contre Paris, dans la mêlée des intérêts, des passions, des ambitions, la bataille terrible, acharnée, sans merci, mais avec la chance du triomphe ! Rêve superbe; rêve banal aussi, car c'est celui de tous les jeunes provinciaux. Rêve au réveil presque toujours lamentable. Combien de ces papillons fous, envolés du pays natal où ils auraient pu être si heureux, et qui viennent ici brûler leurs ailes fragiles à la flamme de l'énorme lampe !

Mais aller donc raisonner de la sorte avec un gaillard de dix huit ans, fort de son orgueil, plein de vaillance et d'espoir ! il vous appellera décourageur, oiseau de mauvais augure, et ce sont vos réflexions qu'il trouvera banales et lamentables.

Ainsi avait pensé Félibien Lefeuve, quand sa bonne vieille tante lui avait dit :

—Tu as tort d'aller à Paris, mon garçon. La vieillesse, vois-tu, c'est de continuer tout bêtement le petit commerce de la maison. Sans doute, il ne marche pas bien fort. Dame ! une librairie, à Varincourt, dans un pays de quinze cents âmes, ce n'est pas le Pérou. Mais, enfin, on pourrait vous en rester contentée tout de même, et elle a trouvé le moyen de vivre avec ça. Tu peux à tour tour vivre.

A votre ! il s'agissait bien de vivoter ! Pas bon, lui, voulait vivre, devenir riche. Et puisque cela n'était pas possible à Varincourt, en route pour Paris !

Tout ce que la vieille tante avait obtenu, c'est que la librairie ne fût pas tout de suite mise en vente, comme le désirait Félibien. Il avait à la maison un peu d'argent économisé, deux mille francs, c'était assez difficile à qualifier autrement de sous qu'on appelle un homme d'affaires. Mon métier dépend du genre d'affaires que vous traitez. J'ai été chef d'un assez important bureau de banque, général de state, plus, comme journaliste. J'ai des relations un peu dans tous les mondes, et j'en profite. Vous le verrez bientôt.

—Et vous, vous, interrompit Félibien. C'est une façon de parler, n'est-ce pas ? Tu ne vas pas l'air....

Lafée éclata de rire.

—Ah ! tu vieux bien de ta province, toi ! Les jeunes hommes ne sont plus comme ça. Ils ne rêvent pas d'être quelque chose. Ils veulent tout de suite, mais avec des moyens honnêtes. Aussi, tiens, en ce temps, tu vas prendre exemple.

Et, plongeant la main dans la poche de son manteau pantalon, il en tira une poignée de monnaie, gros sous et pièces de deux sous, pièce neuve, avec un vaigtame de cuivre.

—Eh bien ! ajouta-t-il en poussant de l'index et de l'index tu me trouves plus ou moins habile à présent. Dame ! c'est la Reine à qui j'ai volé ça, tu vois bien. Seulement, si tu ne veux rien imiter, bouge !

—Je ne vous dis rien, répondit Félibien d'un ton piteux. Je suis venu à Paris pour chercher fortune, voilà tout.

—Comme tous les autres. Mais, mon petit bonhomme ?

—Mon Dieu, oui.

De nouveau Larbel éclata de rire. Félibien en fut vexé. Evidemment on le prenait pour un niais ! Ah ! mais non ! le niais ! pas si bête que ça, en conséquence.

Et, avec une hardiesse, avec enthousiasme vraiment original, il raconta ses rêves, ses projets, comment il entendait faire son chemin, en tirant pour point de départ la première bonne occasion. Le Lafée, sans doute, savait et qu'il savait bien, mais cette façon de faire, cette naïveté, et ce ton de certitude, il l'en avait tout autant pour plaire à tout.

—Et vous ? demanda Félibien.

—Moi ? répondit Lafée en affectant un air très sérieux, moi, je vais me mettre à la tête d'une bande de voleurs.

—Je ne vous dis rien de plus, répondit Lafée, d'un ton impertinent.

Et, en effet, il ne dit rien de plus. Mais, Félibien, qui était resté sur le point de montrer son cœur à nu, qui humiliait la pensée de lui dire : Larbel, Larbel, Mais il se souvint à temps de la date recommandation que lui avait faite sa vieille tante en le mettant en chemin.

—Seulement, lui avait-elle dit, ne laisse pas voir ton argent aux Parisiens. Il paraît qu'ils sont de la gêne, non seulement aux dogts, mais aux yeux.

Larbel comprit de suite de répondre à la demande de Larbel :

—Oh ! pour ça, oui, répondit Félibien, qui cherchait doucement à dégager ses bras, mais sans y parvenir.

—Pas le bagnolo ! tu fais ! répéta Larbel. N'ai donc pas peur, va. Je vais pas te manger tout cru. Pourquoi essayes-tu de me lâcher ? Parce que je suis mal mis ? Ça ne prouve rien. Je peux te rendre service tout de même. Qu'est-ce que tu fais à Paris, voyons ?

—Je suis venu pour chercher fortune.

—Ah ! mais ! répondit Larbel. Tu veux que je te dise mon histoire avant que tu ne dises la tienne. Soit ! Je commence par la moitié. Tu n'es pas une belle. Nous nous entendrons.

Félibien regretta d'avoir, en quelque sorte, sollicité cette confidence. Mais il n'était plus temps de reculer.

—Ce que je fais, moi, dit, continuait Larbel, c'est assez difficile à qualifier nettement. Je suis ce qu'on appelle un homme d'affaires. Mon métier dépend du genre d'affaires que je traite. J'ai été chef d'un assez important bureau de banque, général de state, plus, comme journaliste. J'ai des relations un peu dans tous les mondes, et j'en profite. Vous le verrez bientôt.

—Et vous, vous, interrompit Félibien. C'est une façon de parler, n'est-ce pas ? Tu ne vas pas l'air....

Lafée éclata de rire.

—Ah ! tu vieux bien de ta province, toi ! Les jeunes hommes ne sont plus comme ça. Ils ne rêvent pas d'être quelque chose. Ils veulent tout de suite, mais avec des moyens honnêtes. Aussi, tiens, en ce temps, tu vas prendre exemple.

Et, plongeant la main dans la poche de son manteau pantalon, il en tira une poignée de monnaie, gros sous et pièces de deux sous, pièce neuve, avec un vaigtame de cuivre.

—Eh bien ! ajouta-t-il en poussant de l'index et de l'index tu me trouves plus ou moins habile à présent. Dame ! c'est la Reine à qui j'ai volé ça, tu vois bien. Seulement, si tu ne veux rien imiter, bouge !

—Je ne vous dis rien, répondit Félibien d'un ton piteux. Je suis venu à Paris pour chercher fortune, voilà tout.

—Comme tous les autres. Mais, mon petit bonhomme ?

—Mon Dieu, oui.

De nouveau Larbel éclata de rire. Félibien en fut vexé. Evidemment on le prenait pour un niais ! Ah ! mais non ! le niais ! pas si bête que ça, en conséquence.

Et, avec une hardiesse, avec enthousiasme vraiment original, il raconta ses rêves, ses projets, comment il entendait faire son chemin, en tirant pour point de départ la première bonne occasion. Le Lafée, sans doute, savait et qu'il savait bien, mais cette façon de faire, cette naïveté, et ce ton de certitude, il l'en avait tout autant pour plaire à tout. Et, en affectant un air très sérieux, il dit :

—Je vais me mettre à la tête d'une bande de voleurs.

—Je ne vous dis rien de plus, répondit Lafée, d'un ton impertinent.

Et, en effet, il ne dit rien de plus. Mais, Félibien, qui était resté sur le point de montrer son cœur à nu, qui humiliait la pensée de lui dire : Larbel, Larbel, Mais il se souvint à temps de la date recommandation que lui avait faite sa vieille tante en le mettant en chemin.

—Seulement, lui avait-elle dit, ne laisse pas voir ton argent aux Parisiens. Il paraît qu'ils sont de la gêne, non seulement aux dogts, mais aux yeux.

Larbel comprit de suite de répondre à la demande de Larbel :

—Oh ! pour ça, oui, répondit Félibien, qui cherchait doucement à dégager ses bras, mais sans y parvenir.

—Pas le bagnolo ! tu fais ! répéta Larbel. N'ai donc pas peur, va. Je ne vais pas te manger tout cru. Pourquoi essayes-tu de me lâcher ? Parce que je suis mal mis ? Ça ne prouve rien. Je peux te rendre service tout de même. Qu'est-ce que tu fais à Paris, voyons ?

—Je suis venu pour chercher fortune.

—Ah ! mais ! répondit Larbel. Tu veux que je te dise mon histoire avant que tu ne dises la tienne. Soit ! Je commence par la moitié. Tu n'es pas une belle. Nous nous entendrons.

Des yeux rougis et fiévreux. Somme toute une mauvaise mine.

Sans doute la misère était cause de ce délabrement précoce; car le pauvre diable en urbanité la livrée dans son costume sale et frippé, son linge douteux, sa redingote aux coutures blanchies, son pantalon ellipsoïdal, ses bottines éculées, son chapeau presqu'aussi fauve que sa barbe.

Vous n'ai pas l'honneur de vous connaître, monsieur, dit Félibien. Vous faites erreur probablement.

—Allons, voyons, ne fais donc pas le malin, reprit l'autre avec un sourire gogenard. Comment ! Monsieur n'a pas l'honneur de me connaître ! Tu veux dire de me reconnaître. Bah ! Après tout, il est possible que la barbe et la mise m'aient changé depuis sept ans. Mais mon nom, tu ne le rappelleras sans doute. Larbel ! Jules Larbel ! Hein ? Ça te revient maintenant ?

—Oui, en effet, répliqua Félibien. Et alors, c'est vous qui....

—Dis-moi donc tu, s'écria l'autre.

Et il tendit ses deux mains au jeune homme.

Mais Félibien ne se hâta point de répondre à cette marque de cordialité. Qui il se souvenait de ce Jules Larbel, et même un peu trop. Il l'avait eu pour condisciple jadis pendant deux ans, au collège qui faisait partie des *grands*, tandis que lui même était dans les *petits*, et un condisciple peu recommandable, qui avait été chassé du collège à la suite d'une obscure histoire de vol.

En songeant à ce renvoi, et en retrouvant le mauvais sujet dans la misère, peut-être dans la honte, Félibien ne se souvint guère de ranimer des relations avec lui. Mais Larbel ne tint pas pour batte à cause d'une poignée de main qu'on avait l'air de lui refuser. Il passe tout à coup et familièrement son bras sous celui de Félibien, et rentra pour ainsi dire de force dans la camaraderie d'autrefois.

—Alors, fit il en ricanant, tu tires une bordée à Paris !

—Quel drôle de langue tu parles ! Est-ce que tu es matelot ? répondit Félibien, qui cherchait doucement à dégager ses bras, mais sans y parvenir.

—Pas le bagnolo ! tu fais ! répéta Larbel. N'ai donc pas peur, va. Je ne vais pas te manger tout cru. Pourquoi essayes-tu de me lâcher ? Parce que je suis mal mis ? Ça ne prouve rien. Je peut te rendre service tout de même. Qu'est-ce que tu fais à Paris, voyons ?

—Je suis venu pour chercher fortune, répondit Félibien.

—Comme tous les autres. Mais, mon petit bonhomme ?

—Mon Dieu, oui.

De nouveau Larbel éclata de rire. Félibien en fut vexé. Evidemment on le prenait pour un niais ! Ah ! mais non ! le niais ! pas si bête que ça, en conséquence.

Et, avec une hardiesse, avec enthousiasme vraiment original, il raconta ses rêves, ses projets, comment il entendait faire son chemin, en tirant pour point de départ la première bonne occasion. Le Lafée, sans doute, savait et qu'il savait bien, mais cette façon de faire, cette naïveté, et ce ton de certitude, il l'en avait tout autant pour plaire à tout. Et, en affectant un air très sérieux, il dit :

—Je vais me mettre à la tête d'une bande de voleurs.

—Je ne vous dis rien de plus, répondit Lafée, d'un ton impertinent.

Et, en effet, il ne dit rien de plus. Mais, Félibien, qui était resté sur le point de montrer son cœur à nu, qui humiliait la pensée de lui dire : Larbel, Larbel, Mais il se souvint à temps de la date recommandation que lui avait faite sa vieille tante en le mettant en chemin.

—Seulement, lui avait-elle dit, ne laisse pas voir ton argent aux Parisiens. Il paraît qu'ils sont de la gêne, non seulement aux dogts, mais aux yeux.

Larbel comprit de suite de répondre à la demande de Larbel :

—Oh ! pour ça, oui,